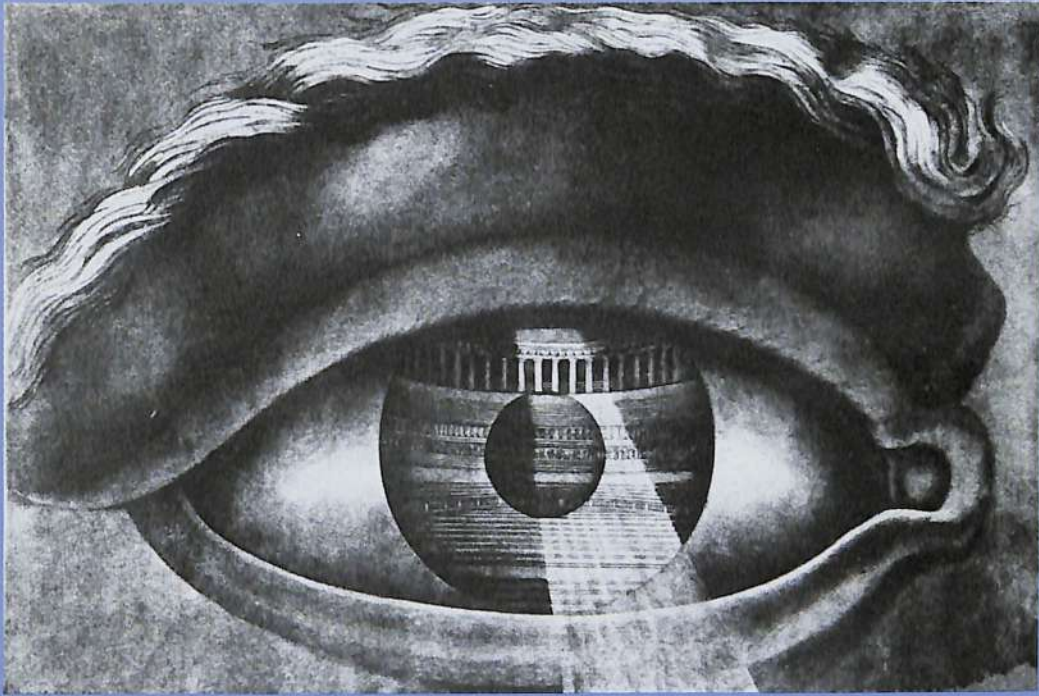


# ENCYCLOPÉDIE DES NUISANCES



*Discours préliminaire*

1

Novembre 1984 – Trimestriel

## ENCYCLOPÉDIE DES NUISANCES

## *TOME I FASCICULE 1*

Directeur de la publication : François Martin

Adresse : Boîte postale 188, 75655 Paris Cedex 14

Prix du numéro : 15 francs. Trimestriel. Abonnement annuel (4 numéros) : 50 francs

C.C.P. : 19 624 51 E Paris

Photocomposition : Cicero, 12, rue Saint-Gilles, 75003 Paris

Imprimé en France par Impressions F.L., 4 à 18, rue Jules-Ferry, 93 La Courneuve

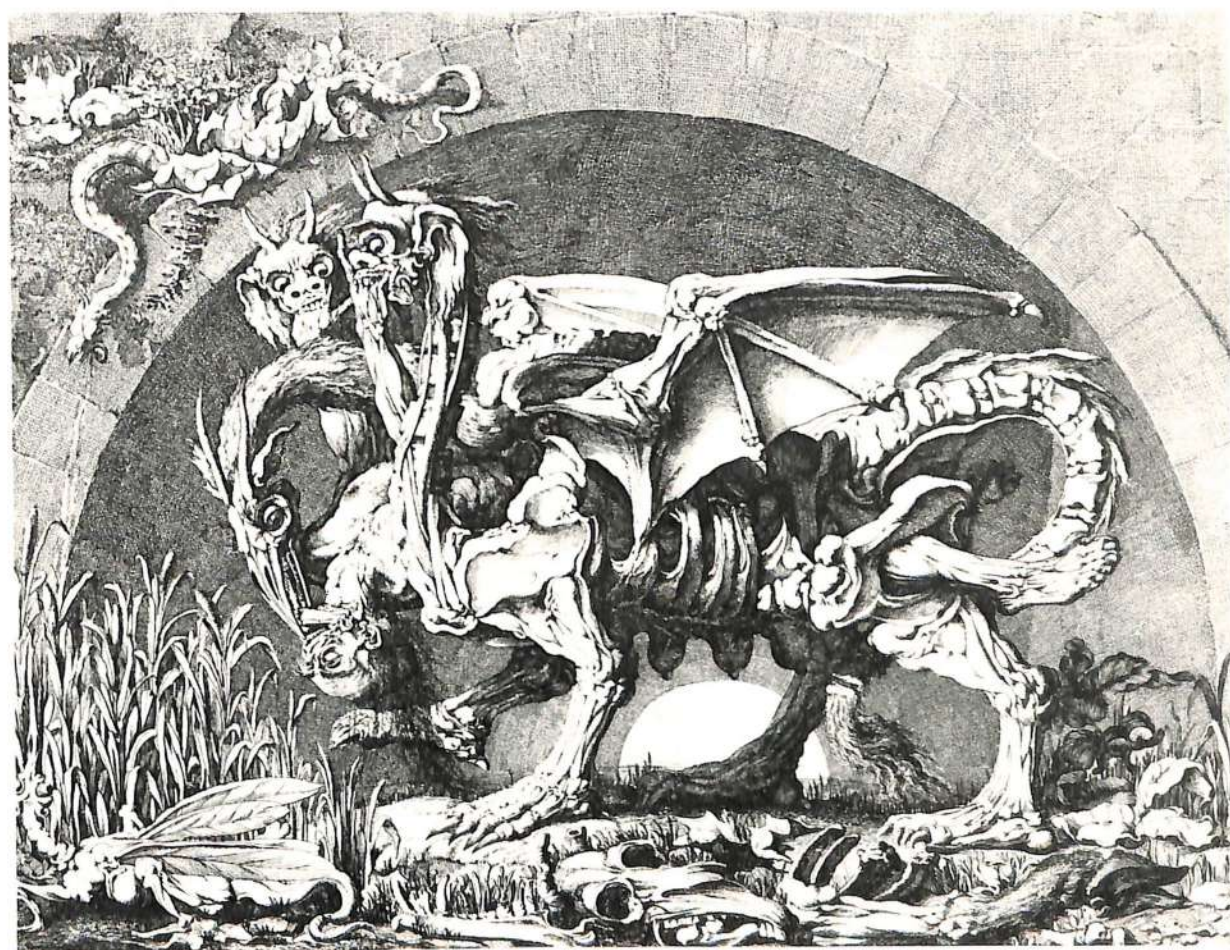
Dépôt légal : novembre 1984

N° commission paritaire : en attente

---



# ENCYCLOPÉDIE DES NUISANCES





---

# DISCOURS PRÉLIMINAIRE

## I

Pour Diderot et ses amis, la puissance pratique qu'étaient en train d'acquérir les hommes avec le développement de la production marchande annonçait un monde délivré des préjugés et gouverné par la raison, un monde plus riche en occasions de jouissances, où chacun serait libre dans sa recherche du bonheur. Après plus de deux siècles, et quoique dans sa modestie elle prétende être encore loin d'avoir dispensé tous ses bienfaits, le moment est à l'évidence venu de juger sur pièces cette production marchande : elle a en effet assez transformé le monde pour qu'il soit possible d'apprécier ce qu'elle nous a apporté, et pas encore assez pour qu'il soit impossible de se souvenir de ce dont elle nous a privé. Voilà d'ailleurs une opportunité que l'on peut s'étonner de voir si peu utilisée : jamais les discussions sur la nécessité de l'économie marchande ne furent aussi rares qu'à présent, alors que, pour la première fois, tout le monde peut en discuter. Il est vrai que si nos contemporains saisissaient cette possibilité de juger leur histoire, ils pourraient aussi bien s'emparer de celle de la faire librement. Nous n'en sommes pas là, mais, pour y parvenir, il nous semble opportun de répandre le goût pour la première de ces activités. Nous allons essayer d'y aider.

En effet, nous ne comptons plus guère sur la production marchande elle-même pour lasser enfin, par l'accumulation de ses résultats désastreux, la patience de ceux qui en sont quotidiennement les victimes. Cela même était sans doute encore trop lui accorder, car il s'avère qu'en même temps qu'elle produit ce qui paraissait hier encore insupportable, elle produit également les hommes capables de le supporter. Ou du moins incapables de formuler et de se communiquer leur insatisfaction, ce qui revient au même : les mœurs se détériorent, la perte du sens des mots y participe. C'est donc ce côté de la production présente de nuisances que nous envisageons de saboter, puisqu'il se trouve que c'est celui sur lequel nous pouvons avoir quelque action.

Notre ambition est de montrer concrètement comment la société de classes *contient* (recèle et refoule) la possibilité historique de son dépassement, et comment sa lutte contre cette menace la mène aux pires excès dans la nocivité. L'ouvrage que nous commençons, et dont nous n'osons espérer que nous soyons contraints de l'interrompre par manque de matière, a ainsi deux objets : comme *Dictionnaire de la déraison dans les sciences, les arts et les métiers*, il doit exposer comment chacune des spécialisations professionnelles qui composent l'activité sociale permise apporte sa contribution à la dégradation générale des conditions d'existence ; comme *Encyclopédie*, il doit exposer l'unité de la production de nuisances comme développement autoritaire dont l'arbitraire est l'image inversée et cauchemardesque de la liberté possible de notre époque. Il s'agit en même temps d'indiquer, là où elles peuvent se discerner, les voies du dépas-

---



---

sement de cette paralysie historique que les classes propriétaires rêvent de rendre irréversible en l'accablant de prothèses.

Là où les encyclopédistes pouvaient faire l'inventaire enthousiaste d'un monde matériel délivré de l'illusion religieuse, là où Marx pouvait encore voir « la révélation exotérique des forces essentielles de l'homme », il nous faut aujourd'hui décrire le royaume de l'illusion techniquement équipée et le « livre ouvert » de l'impuissance à faire consciemment leur histoire des hommes asservis à leur propre production. Nous nous attacherons à explorer méthodiquement le possible refoulé en faisant l'inventaire exact de ce qui, dans les immenses moyens accumulés, pourrait servir à une vie plus libre, et de ce qui ne pourra jamais servir qu'à la perpétuation de l'oppression.

Si l'illusion n'a pas disparu de la vie sociale, mais s'y est au contraire édifié un royaume indépendant, c'est sans doute que se sont aggravées les conditions qui la rendent socialement nécessaire. La Raison invoquée par les encyclopédistes était, subsumée dans l'idéologie, la rationalité particulière, scientifique et technique, expérimentée dans la production matérielle, et dont la victoire sur les chimères de l'ordre ancien devait rendre les hommes maîtres de leur destin. Mais cette raison n'a pas donné tous les beaux résultats que l'on en attendait, parce que la production matérielle monopolisée par la marchandise, étant fondée sur la séparation, entre les hommes ainsi qu'entre eux et le produit de leur activité, n'avait pas cessé de porter en elle l'irrationalité. De sorte que son développement a bien plutôt été celui de la déraison devenant plus puissante. Voyez comme ce monde qu'ils produisent de part en part est plus *hostile* aux misérables civilisés que ne l'a jamais été la nature pour les sauvages les plus démunis ! Eux du moins se sentaient chez eux dans un monde habité par la pensée magique. De ce point de vue subjectif, celui des hommes auxquels elle est censée rendre leur environnement compréhensible, on peut simplement définir la science moderne, dans son dernier état, comme une magie qui ne fonctionne pas.

Tant va la croyance au progrès qu'à la fin elle se lasse... Ersatz bourgeois de la religion, l'idée d'un avenir meilleur garanti se décompose inexorablement, mais sur ce fumier poussent des fleurs monstrueuses : la nostalgie qui hante nos contemporains, et qui leur fait envisager sous un jour idyllique toutes les formes archaïques de survie et de conscience qui y sont liées, porte la marque indélébile de l'impuissance et de la puérité. Il faut pourtant avouer qu'en face la béate apologie de la technique est humainement encore plus dégoûtante. Affirmons donc hautement contre ce faux dilemme du passéisme et du modernisme que rien ne saurait être à la fois plus moderne et moins complaisant envers les illusions du progrès que le projet d'émancipation totale né avec les luttes du prolétariat du dix-neuvième siècle, projet que le développement considérable des moyens d'asservissement oblige dialectiquement à préciser et à approfondir. Il est certain que le cours suivi par l'organisation matérielle de la production marchande, loin de créer les bases pour la réalisation de ce projet, l'a au contraire rendue plus difficile que jamais. Mais c'était peut-être ce qu'il fallait pour qu'il ose paraître ce qu'il est — le projet d'une histoire consciente qui ne peut fonder sa cause sur aucune nécessité extérieure à celles que se reconnaissent eux-mêmes les individus.

---



---

Malgré sa tournure vaguement idéaliste, la formule de Lewis Mumford dans sa préface à *Technique et civilisation* reste ainsi un excellent préalable à la critique historique de tous les prétendus « impératifs techniques » : « Ce que l'homme a créé, il peut le détruire. Ce que l'homme peut détruire, il peut aussi le refaire de toute autre façon. » La simple perception de cette possibilité est cependant refoulée par toute l'organisation présente de la culture, par les séparations qu'elle établit entre les problèmes en acceptant les séparations socialement dominantes. C'est une platitude de dire qu'aujourd'hui l'extrême division du travail intellectuel empêche de parvenir à une vision encyclopédique, d'embrasser d'un seul coup d'œil le « cercle des connaissances ». Mais cette platitude dissimule, comme toujours, une apologie antidialectique de ce qui existe, car elle ne voit l'unité possible de la connaissance que sur le terrain du savoir séparé et n'envisage de la reconstituer qu'en surmontant la séparation à l'aide des seuls instruments conceptuels et matériels de la séparation. Ainsi le savoir émietté par la spécialisation intellectuelle poursuit-il sa rédemption, de colloques en symposiums, dans la recherche impuissante d'un recollage « pluridisciplinaire » de ses morceaux, caricature d'universalité qui est à la « vue universelle et concrète du tout » ce que les quartiers parodiques dont l'édification parachève la destruction d'une ville sont à cette ville, du temps où elle était vivante. Le seul aboutissement possible, au-delà du verbiage confusionniste qui retombe souvent dans la poubelle mystique, de ces velléités unitaires de la pensée séparée aux prises avec la totalité, c'est d'instrumenter le contrôle totalitaire de la vie, l'État incarnant concrètement cette unité d'un monde sans unité à la recherche de laquelle elles sont spéculativement lancées. A l'opposé des holdings que constituent sous la tutelle de l'État ces entreprises intellectuelles en faillite, notre point de vue unitaire est celui qui se découvre à partir de la misère de la vie quotidienne ; y compris d'ailleurs celle des spécialistes eux-mêmes, qui doivent s'admettre totalement démunis dès qu'ils sortent de l'exercice de leur spécialité. Ainsi ne voulons-nous reconstituer le « cercle des connaissances » que pour relier chacun des points qui le composent à ce centre commun, la dépossession de tout pouvoir sur leur vie qui est le lot de l'immense majorité des hommes.

A l'encontre de toutes les tentatives encyclopédiques depuis Diderot, la réalité dont nous partons est donc l'ignorance. Il nous semble qu'il s'agit là d'une faculté humaine dont l'exercice est véritablement quotidien et familier à tous nos contemporains ; et donc d'une réalité plus assurée et plus aisément observable que l'immense champ des connaissances avec lesquelles ils entretiennent — et nous entretenons — des relations moins directes, ou plus hasardeuses. Toute Encyclopédie qui prend pour objet le savoir humain sans commencer par affirmer et par prendre pour base générale ce fait que les hommes s'en trouvent socialement séparés ne peut que participer à cette soupe populaire de la culture, distribution par les spécialistes de fragments racornis de connaissances surnageant dans une bouillie d'idéologie, qui participe elle-même de la reproduction de l'ignorance, de son entretien paternaliste. Notre méthode au contraire consiste en un développement à partir du sentiment immédiat de dépossession devant la science et la technique, à partir de la révolte qu'elle inspire : c'est une conception grandiose qui jamais ne perd de vue la totalité, qui cherche à la maintenir, à la conqué-

---



---

rir ; elle va droit au malaise interne dans tout ce qui existe et n'accepte rien comme allant de soi.

La révolte devant la séparation d'avec le savoir scientifique est la vérité sociale extra-scientifique qui juge historiquement cette science, le besoin de conscience qui embrasse tout et qui doit ramener à lui les connaissances précises expropriées par les pouvoirs existants, comme la construction d'une vie libre devra pratiquement reprendre le contrôle de toutes les techniques pour les soumettre à ses exigences. Car quelle que soit la question qu'on aborde et le côté dont on l'aborde, à peine franchies les curiosités extérieures, dès le périmètre, il faut bien, à la convergence des rayons, reconnaître pour centre du cercle l'ignorance et la dépossession. Négatif de la culture spectaculaire qui contient le désir d'une connaissance concrète permettant enfin, par la reconquête de tous ses moyens pratiques possibles, l'accord entre les exigences subjectives et celles du monde extérieur.

Ainsi notre Encyclopédie ne saurait-elle tirer ses principes et ses critères d'aucune des rationalités particulières dont la validité dans un domaine spécialisé de l'activité ne peut plus cacher la faillite, dès lors que leur emploi social lui-même est devenu dangereusement irrationnel. La sempiternelle « crise de la raison » n'est jamais que la crise de la raison dominante, que la crise des raisons de la classe dominante. Il faut avouer que si dans cette situation le ton irrationaliste ne coûte rien à quelques idéologues, le reproche d'irrationalisme ne coûte rien à quelques autres. Cette confusion est le symptôme d'une époque qui ne sait, pas plus que de ses autres moyens, se servir de la pensée rationnelle. Non pas qu'elle en ait trop, comme on le prétend souvent, mais elle ne l'a pas où il faut. Un des malheurs de ce temps est que les contradictions de la conscience individuelle sont condamnées par le refoulement social à s'appauvrir faute de déploiement dans une expérience vivante et à se satisfaire de substituts et de compensations misérables. Ces contradictions ne sont pas entièrement réductibles aux formes de conscience historiquement produites, car ce qui est perçu et exprimé à travers celles-ci, plus ou moins heureusement, c'est-à-dire aujourd'hui très malheureusement, est l'expérience humaine universelle du passage de la vie, et du refus de ce passage. De ce point de vue, on peut dire que non seulement il y avait d'autres possibilités dans l'histoire, mais que l'histoire elle-même, telle que l'Europe l'a imposée au reste du monde, n'était qu'une possibilité parmi d'autres et, jusqu'à nouvel ordre, pas forcément la meilleure : une société traditionnelle offrait sans doute de meilleures conditions de réalisation de soi-même que n'en offre aujourd'hui cette société partiellement historique, qui l'est assez pour tout précipiter dans le malheur, et pas assez pour choisir consciemment l'emploi de ses moyens.

La seule raison historique possible, et pas seulement pour inspirer la rédaction d'une Encyclopédie, est celle que peut fonder pratiquement l'activité d'une société libre en détruisant tout ce qui lui est opposé, en soumettant tout au dialogue des individus associés. Et sur ce terrain débarrassé des fantômes créés par la peur, pourront se déployer rationnellement et poétiquement — et donc aussi se renouveler — les aspirations qui participent du versant anti-historique de la conscience et qui sont aujourd'hui réduites à la parodie impuissante (occultisme et néo-sorcelleries en tout genre).

Ce projet révolutionnaire qui hante l'histoire moderne reste le seul digne d'être

---



---

défendu. Et tout d'abord, pour ceux à qui cette ère de la falsification n'a pas fait passer le goût de la vérité, parce que c'est seulement à partir de lui, de ses progrès comme de ses reculs, que l'on peut comprendre le texte social, sinon indéchiffrable, de notre époque. Notre but est d'établir ce fait en décrivant concrètement et dans le détail ce qu'est devenu entre les mains de ses gestionnaires ce que l'on ose à peine continuer à appeler la vie humaine, la vie y manquant tout autant que l'humanité. Il s'agit donc, formulé en négatif, d'un programme exhaustif pour la révolution qui devra réorganiser l'ensemble des conditions d'existence en héritant de tous les problèmes que la société de classes est actuellement incapable de résoudre. En formulant tous les attendus de la sentence que cette société prononce massivement contre elle-même, nous espérons donner l'exemple de cette « vue universelle et concrète du tout, indépendante de toute autorité et de toute métaphysique abstraite » que Hegel saluait chez les premiers encyclopédistes et sans laquelle le mépris pour ce qui existe retombe dans le nihilisme passif. Nous qualifie tout particulièrement pour un tel travail de n'être en aucune manière des savants, tels que peut les éduquer cette organisation sociale. Ce que nous avons appris sur elle, nous l'avons appris en la combattant, et dans le seul but de la combattre mieux : nos connaissances ne sont ainsi nullement adaptées à ses propres critères d'utilité. C'est précisément ce qu'il fallait pour la juger du point de vue de la vie réelle prolétarisée, dépossédée de tout, y compris des informations sur l'étendue de sa dépossession. Comme le disait George Orwell, qui en son temps a su mieux que personne décrire les débuts de cette bureaucratisation du monde dont nous pouvons aujourd'hui goûter les progrès décisifs : « Là où je vois que les gens comme nous comprennent mieux la situation que les prétendus experts, ce n'est pas par leur talent de prédire des événements spécifiques, mais bien par leur capacité de saisir dans *quelle sorte* de monde nous vivons. » Et cette capacité n'est pas distincte du choix pratique de n'avoir aucun intérêt qui en empêche l'exercice.

Il nous faut cependant répondre à l'objection selon laquelle des formulations comme les nôtres seraient de quelque manière empreintes d'un catastrophisme complaisant, où se déguiserait en constatation affligée le désir de voir sortir de l'extrémité du mal la nécessité de son renversement. Certes chaque génération de révolutionnaires, depuis qu'existe le projet prolétarien d'une société sans classes, a voulu se persuader que la lutte qu'elle menait était décisive et que la société dominante avait enfin atteint le point où son effondrement devenait inéluctable ; ou du moins au-delà duquel les nécessités de son maintien l'obligeraient à faire à l'immense majorité des hommes de telles conditions d'existence qu'ils seraient en quelque sorte contraints à la conscience et acculés à la révolution. Et chaque fois, on a vu au contraire que les limites de l'insupportable pouvaient encore être reculées, avec pour seul résultat jusqu'ici une sophistication toujours plus poussée de la lâcheté et de la simulation chez les honnêtes citoyens de l'ignominie.

Il ne saurait être question pour nous d'ironiser sur la part d'illusion qu'ont souvent entretenue sur leur propre action les révolutionnaires du passé : laissons cette commodité au genre de réalistes qui, quant à eux, trouvent plus directement leurs consolations et ce qu'ils appellent leurs plaisirs à l'intérieur de la bassesse présente, bien adaptée,

---



---

il est vrai, à leurs minuscules appétits. Non seulement on préférera toujours avoir tort avec ceux qui croyaient être les derniers à endurer la mutilation de la vie, et ne pouvaient concevoir que se perpétue plus longtemps l'accumulation de la dépossession, plutôt que d'avoir raison avec leurs vainqueurs, ou les héritiers de leurs vainqueurs, — mais surtout, les raisons les mieux fondées, parce que les moins « scientifiques », de ces révoltés vaincus sont aujourd'hui les plus concrètes et les plus pressantes qui soient. Pour quiconque ne s'identifie pas envers et contre tout aux forces de l'inertie dévalant toujours plus vite la pente de l'horreur programmée, ces raisons sont aussi tangibles que le macabre projet de rendre irréversible le résultat du développement prolifique des marchandises, et, parodie sinistre du projet révolutionnaire d'un homme total, de suréquiper encore l'infirmité des individus, de les réduire définitivement à l'état de pantins convulsifs, agités par leurs innombrables prothèses marchandes, au rythme d'une machinerie télématique omniprésente. Et ces raisons vaincues continuent donc à juger l'ensemble du développement ultérieur, pour que nous puissions le condamner en toute connaissance de notre cause.

Ainsi la base subjective du désir révolutionnaire se trouve-t-elle dépouillée par le mouvement de l'histoire aliénée de toute apparence d'arbitraire : l'objectivité du monde encore existant est de part en part déterminée par ces aspirations qu'il lui faut, interminablement, écraser, et en même temps continuer à justifier en les écrasant. Ce qui en revanche a été cruellement démenti, malgré ou plutôt à cause d'une volonté d'objectivité désincarnée qui prétendait faire l'économie de l'affirmation du choix individuel, c'est l'assurance de parler au nom d'un avenir garanti, assurance qui se payait le plus souvent d'une identification unilatérale des possibilités de liberté à un « développement des forces productives » conçu sur le triste modèle du progrès bourgeois. Encore faut-il dialectiser l'appréciation de ce qui se révèle aujourd'hui à nous comme une illusion : d'une part, l'idée selon laquelle le développement même des forces matérielles, dans le cadre de la société bourgeoise, facilitait leur réappropriation révolutionnaire et les rendait toujours plus adaptées à l'usage qu'en aurait une société libre, cette idée n'était pas une erreur de la théorie qu'il faudrait maintenant corriger, mais l'expression d'une possibilité historique effectivement présente qu'il fallait alors tenter de saisir ; expression malheureusement mystifiée dès lors que s'oubliait l'activité consciente qui devait imposer cette possibilité, contre toutes les autres. D'autre part, l'idée de la réappropriation réalisable, devenue ainsi idéologie dans l'abandon contemplatif au cours économique des choses, a elle-même joué un rôle dans le fait que les choses continuent leur cours autonome, et constitué au stade suivant un facteur contre-révolutionnaire décisif. Sans doute, l'assurance d'hériter du monde n'a-t-elle pas seulement été la base de l'idéologie bureaucratique, mais aussi, pour nombre de révolutionnaires, le ressort de leur fermeté et de leur courage, jusqu'à la mort. Mais quant à nous, à tous ceux qui sont réellement décidés à précipiter la disparition du monde existant, disons simplement que notre sort est de ne pouvoir tirer notre fermeté et notre courage d'aucune assurance de cet ordre.

Le tournant historique devant lequel nous nous trouvons peut être défini en disant qu'aujourd'hui non seulement « tout développement d'une nouvelle force productive

---



---

est en même temps une arme contre les ouvriers » (Marx), mais il est avant tout, et presque uniquement, une machine de guerre contre le projet révolutionnaire du prolétariat : ce n'est plus seulement que la sélection parmi toutes les inventions techniques applicables est faite en fonction des nécessités du maintien de pouvoir de classe, ni que leur organisation d'ensemble, la forme donnée à ces techniques, sont déterminées par l'impératif du secret bureaucratique, pour perpétuer le monopole de leur emploi, mais que ces fameuses « forces productives » sont maintenant mobilisées par les classes propriétaires et leurs Etats pour rendre irréversible l'expropriation de la vie et ravager le monde jusqu'à en faire quelque chose que personne ne puisse plus songer à leur disputer.

Nous ne rejetons donc pas ce qui existe et se décompose avec toujours plus de nocivité au nom d'un avenir que nous représenterions mieux que ses propriétaires officiels. Nous considérons au contraire que ceux-ci représentent excellemment l'avenir, tout l'avenir calculable à partir de l'abjection présente : ils ne représentent même plus que cela, et on peut le leur laisser. Face à cette entreprise de désolation planifiée, dont le programme explicite est de produire un monde indétournable, les révolutionnaires se trouvent dans cette situation nouvelle d'avoir à lutter pour défendre le présent, pour y conserver ouvertes toutes les autres possibilités de changement — à commencer bien sûr par cette possibilité première que constituent les conditions minimales de survie de l'espèce —, celles-là mêmes que la société dominante cherche à bloquer en tentant de réduire irrévocablement l'histoire à la reproduction élargie du passé ; et l'avenir à la gestion des déchets du présent.

Certes le projet de produire un monde indétournable, interdisant pour l'éternité toute réappropriation révolutionnaire, un tel projet est absurde et suicidaire, puisque cela signifierait un monde strictement *invivable*, où se matérialiserait catastrophiquement le néant historique auquel les classes propriétaires se condamnent de bon cœur avec les prolétaires, pour que continue l'histoire économique des choses. Cependant la démonstration de cette absurdité qu'est la tentative de construire un monde où la réification absolue ne serait pas la mort, si on la laisse se poursuivre trop longtemps, risque fort d'être la dernière dont nous gratifie le capitalisme, mais pas de la manière désirée. Et personne n'aura plus alors l'occasion de voir là une contre-révolution finalement totale dont doit nécessairement sortir une révolution non moins totale, car ce ne sera plus dans son idéologie économique, mais dans les faits, que la bourgeoisie aura réussi à faire en sorte qu'il y ait eu de l'histoire et qu'il n'y en ait plus.

On peut dire que c'est désormais l'État qui se donne pour tâche de créer enfin la situation qui rende impossible tout retour en arrière, qui interdise aux hommes de revenir sur leur propre histoire et de réveiller leur raison endormie pour considérer leur puissance avec des yeux désabusés et choisir librement l'usage qu'ils veulent en faire. Et il appartient donc aux révolutionnaires de mettre à profit ce qui peut être une position de force, celle que leur procure la fuite en avant démentielle des pouvoirs et de l'économie autonomisée à laquelle ceux-ci ont lié leur sort. Car contre cette prétention de rendre irréversibles l'état de fait et le fait de l'État en en rendant indestructibles les nuisances, ils ne représentent plus seulement un choix différent mais le simple réalisme : ils défendent tout autant un rejet qu'un projet, et peuvent mobiliser pour leur cause, à côté

---



---

du désir d'inconnu, l'instinct de conservation. Admirable coïncidence : pour sauver le peu de l'existence humaine qui n'a pas encore été désastreusement gangrené par la production marchande, et à la conservation duquel chacun est directement intéressé, il faut une révolution sociale ; pour que la révolution sociale reste possible, il faut défendre ce à partir de quoi une vie libre devra être construite, et d'où seul on peut encore la concevoir, et juger tout le reste. À commencer par la mémoire de tout ce qui fut activité libre dans l'histoire, tentatives à la lumière desquelles le malheur économique apparaît clairement pour ce qu'il est, un interminable détour dans la production de l'homme par lui-même, qui menace de l'égarer définitivement. Ce qui dans le passé a pu être créé de plus prometteur, comme décor ou signe d'une communauté vivante, c'est ce système qui s'est lui-même affairé à le saccager ou à le rendre incompréhensible. De la qualité contenue dans toute création authentique, on peut dire ce que disait André Breton des productions des aborigènes d'Australie : « Que l'homme, aujourd'hui en peine de se survivre, mesure là ses pouvoirs perdus ; que celui qui, dans l'aliénation générale, résiste à sa propre aliénation, "recule sur lui-même comme le boomerang d'Australie, dans la deuxième période de son trajet". » Ainsi, ce qui nous permet d'entr'apercevoir les prodiges dont serait capable une humanité libre nous est une raison de plus pour tout attendre des forces déchaînées de la liquidation sociale.



---

## II

Le lecteur aura déjà compris que nous n'entendions pas seulement par nuisances ce que ce monde veut bien désigner lui-même comme tel : ses divers excès, ainsi isolés comme dysfonctionnements accidentels, au même titre que ces « bavures » dont un aveu occasionnel voudrait dissimuler l'abjection qu'est l'existence même d'une police. Car le fait même que les hommes doivent apprendre de spécialistes la réalité de ce qu'ils font, voir certifier de « source autorisée » le caractère plus ou moins nocif de produits qu'ils ont par ailleurs fabriqués (c'est-à-dire qu'ils puissent aussi bien l'ignorer), qu'ils soient donc si bien séparés des moyens et des résultats de leur activité qu'ils en ignorent la nature exacte, voilà selon nous la nuisance qui contient toutes les autres. Ce n'est rien d'autre qu'un mode de production, et tout ce qui réclame respectueusement à l'État qui en est le gardien de bien vouloir en modérer les effets incontrôlés ne fait que s'enfoncer complaisamment dans la dépossession, et pousse à la roue de la bureaucratisation du monde. Bureaucratisation qui, ne pouvant évidemment pas supprimer les nuisances, ambitionne de parvenir à en manipuler la perception.

Sans doute eût-il été possible, afin de ramener chaque nuisance particulière à la totalité de la praxis sociale, de présenter cette Encyclopédie selon un plan « phénoménologique » : de nous élever de la perception immédiate des nuisances à leur production sociale, et de là à l'État comme *nuisance absolue*, contrôlant cette production et en aménageant la perception, en programmant les seuils de tolérance. Un tel procédé d'exposition aurait eu l'avantage de présenter explicitement les réalités considérées comme des *moments* d'une totalité organique. Mais, justement parce qu'il s'agit d'une totalité organique, il y a constante action réciproque entre ses divers moments, et l'on se heurte donc à la difficulté formelle de faire chaque fois apparaître la relation entre le particulier et le général, sans pour autant noyer les déterminations comme dans un brouillard de pollution où tous les veaux aux hormones sont gris... Pour éviter cela, il faut tout d'abord mettre de côté certaines relations et médiations, considérer les phénomènes dans leur isolement apparent. Et donc, avec son allure d'évidence, sa manière de commencer par le concret sensible, un tel plan est lui-même parfaitement artificiel, puisqu'il doit feindre d'ignorer, quand il traite de la perception immédiate, que ce point de départ est en même temps un produit social, un *résultat* de tout le processus : certes, c'est bien la sensation qui nous instruit, mais cet éducateur a lui-même été éduqué. Et, comme l'écrivait Crevel, « ce clavecin sensible, comment s'étonner qu'il ne réponde pas juste, s'il continue d'être touché, pincé injustement. » (*Le Clavecin de Diderot*). Matérialiste dans sa pratique du conditionnement, le pouvoir moderne rêve de réaliser à sa manière la fiction du *Traité des sensations* de Condillac ; il ne s'agit plus de transformer une

---



---

statue en homme en la dotant des divers sens et donc des sensations à partir desquelles il élaborera ses facultés, mais à l'inverse de transformer les hommes en esclaves robotisés par la sélection des sensations à partir desquelles ils ne pourront développer qu'une multiforme faculté à se soumettre : puisque les hommes sont le produit des conditions, il s'agit de créer des conditions inhumaines.

Un tel projet policier n'est bien sûr qu'une *tendance*, qui se heurte, comme nous l'avons dit plus haut, à la limite objective de toute bureaucratisation : il faut en même temps faire participer les gens (pour travailler comme pour consommer) à ce à quoi il faut leur interdire de participer. Ainsi tous les dirigeants gémissent-ils après une passivité active, une soumission pleine d'initiatives, etc. Cependant, cette expropriation de tous les moyens pratiques d'une expérience sensible à partir de laquelle pourraient se former goût, jugement, etc., bref une *autonomie individuelle*, cette expropriation a déjà connu des succès assez dramatiques pour que nous ne puissions invoquer comme point de départ et comme base de notre critique une perception commune immédiate qui contiendrait en germe l'ensemble de nos conclusions contre ce monde. On voit bien plutôt comment cette perception immédiate, même quand elle est obligée de constater la dégradation de la réalité environnante, sait indéfiniment s'ingénier à *ne pas* conclure. Quant à nous, nos conclusions ne viennent pas tant de nos sensations, de notre perception immédiate des nuisances, qu'elles ne les orientent et ne les déterminent : il faut s'être déjà fixé un critère de ce qui est supportable et de ce qui ne l'est pas pour décider insupportable tel ou tel aspect de la dégradation des conditions d'existence, que toléreront parfaitement toutes sortes d'honnêtes citoyens. Car encore une fois la seule limite *objective* au supportable, c'est la mort ; et c'est une limite dont on ne peut tirer aucun critère de jugement une fois qu'on l'a franchie. Ainsi voit-on que du côté subjectif également, la sensation n'est pas un donné mais un acquis, un produit, un résultat pratique.

Le lecteur est maintenant en droit de se demander d'où viennent donc, puisque ce n'est pas de notre perception immédiate, et qu'il ne s'agit certainement pas de vérité révélée, nos conclusions contre ce monde, qui nous rendent si sensibles à ses développements, si allergiques à ce qui semble enchanter tant de gens, que certains ne manqueront pas de nous ranger dans la catégorie des paranoïaques, là où cette société range, physiquement s'il le faut, ceux qui ne se sont pas rangés eux-mêmes. Nous satisferons d'autant plus volontiers une aussi légitime curiosité qu'il nous semblerait utile et instructif que tous ceux qui se mêlent de publier leur opinion sur la société agissent de même, et nous disent un peu comment ils sont parvenus à concevoir ces opinions, à quoi elles leur servent, bref, comment ils vivent et comment ils ont vécu. Qu'ils s'en abstiennent le plus souvent démontre une fois de plus que les intellectuels patentés ne peuvent rien dire de *l'intérêt* (combien ?) qu'ils trouvent à leurs idées. Ils préfèrent nous faire le coup de l'objectivité désincarnée, quand ce n'est pas celui du bluff prophétique. Quant à nous, l'éclat de notre génie nous permet fort bien d'en distinguer les limites, et nous sommes tout à fait capables de le qualifier historiquement. Nous pouvons montrer que nos opinions, de quelque manière qu'on les juge et pour si peu qu'elles concordent avec les préjugés dominants, ne sont ni le résultat de longues et fastidieuses études, ni celui d'une révélation intellectuelle soudaine. Mais plutôt d'une navigation

---



---

aventureuse à travers les courants d'une époque, au gré des occasions et des rencontres.

La plupart d'entre nous ont fait ces choix élémentaires qui, pour autant que l'on s'y tienne, gouvernent une vie comme « premiers principes hors de discussion », à une époque où le projet de réaménager l'ensemble de la vie selon les impératifs de la domination de classe ne possédait pas encore tous ses moyens matériels, mais se manifestait surtout comme rêve technocratique et cybernétique d'une société pacifiée, comme publicité euphorique pour les premiers résultats de la production marchande de masse. Grands ensembles, automobiles, maisons de la culture, loisirs, tout cela dont l'envahissement commençait à peine prétendait incarner le bonheur à portée de main, la fin du calvaire historique par la grâce de la technique. Mais le relatif retard de la France dans l'accès à cette abondance marchande rendait en même temps possible de *la voir venir*, d'autant mieux qu'étaient ici accessibles, en même temps que le terrain urbain où s'était déposée la mémoire de toutes les luttes de classes modernes, les souvenirs précis de divers aspects des luttes révolutionnaires de la période précédente (tels qu'ils avaient pu se formuler dans le surréalisme ou le marxisme révolutionnaire, c'est-à-dire antistalinien). Cette rencontre d'un passé inachevé et d'un futur inaccompli dans un présent incertain (la fin de la guerre d'Algérie ayant liquidé les illusions antifascistes et montré que ce qui se mettait en place avec le gaullisme n'était rien d'autre qu'un capitalisme moderne) a permis que le bonheur marchand dont on nous rebattait les oreilles fût perçu comme quelque chose qui n'allait pas du tout de soi, qui n'allait en tout cas pas de nous.

Dans une telle conjoncture historique, où existait encore dans la vie quotidienne le terrain à partir duquel ce qui n'était pas devenu familier pouvait être connu, ou du moins *jugé*, un peu de goût, quelques connaissances ou simplement le refus du vieillissement programmé, le pressentiment vague d'une vie possible, suffisaient à faire naître le désir d'un changement d'une tout autre nature que celui envisagé par la société dominante. A partir de là, une certaine conséquence dans la pratique de ce désir menait inéluctablement à redécouvrir l'ensemble du projet révolutionnaire né sur la base de la lutte du prolétariat depuis deux siècles et, dans le même mouvement, à reconnaître que son champ d'application était encore étendu et approfondi par une société qui prétendait faire servir ses moyens matériels toujours accrus à la seule perpétuation de l'avilissement, de la passivité et de l'ennui. Rien moins que fortuitement, c'était précisément à une telle reformulation du projet révolutionnaire à la lumière du possible historique que se consacraient depuis plusieurs années ceux qui, en se regroupant dans une Internationale situationniste, avaient d'emblée marqué leur volonté de remettre en jeu dans cette époque les formes organisationnelles de l'ancien mouvement ouvrier révolutionnaire, de parier sur un retour de la révolution sociale. Venus de l'art, de sa crise et du projet de son dépassement dans une activité qui se réapproprierait tous les moyens modernes d'action sur le milieu et sur le comportement (programme résumé par la définition d'une vie libre comme « construction de situations »), ils apportaient dans la discussion des problèmes de la révolution moderne, confinée jusque-là, sur un mode plutôt académique, à quelques groupuscules rescapés de l'écrasement par la contre-révolution stalinienne, une liberté d'allure qui allait rapidement permettre de les poser dans leurs termes authentiques. Comme ils l'affirmaient eux-mêmes en 1963 avec une belle assurance :

---



---

« C'est ainsi qu'à partir de l'art moderne — de la poésie —, de son dépassement, de ce que l'art moderne a cherché et *promis*, à partir de la place nette, pour ainsi dire, qu'il a su faire dans les valeurs et les règles du comportement quotidien, on va voir maintenant reparaître la théorie révolutionnaire qui était venue dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à partir de la philosophie (de la réflexion critique sur la philosophie, de la crise et de la mort de la philosophie). »

La supériorité, mesurable à ses effets pratiques, de l'I.S. sur toutes les sectes ultra-gauchistes (dont l'exhumation culturelle après 1968 est elle-même plutôt due au succès de celle-ci, à la nécessité de le minimiser, qu'à leur propre efficacité), ainsi que sur les partisans d'un anarchisme réduit à une existence fossilisée, avait sa base dans l'expérience qu'avaient faite dans la sphère de l'art les situationnistes, et en premier lieu Guy Debord, de l'usure de tous les moyens d'expression conventionnels, expérience qui, transportée sur le terrain de la pratique révolutionnaire, permit de créer *l'appel d'air* indispensable, là où dépérissaient en vase clos les idées héritées de l'époque précédente. La distance critique pratiquée par l'I.S. dans l'emploi de tous les éléments théoriques pré-existants, on peut la qualifier d'artistique au sens où elle a gardé de l'expérience de l'art moderne l'intelligence de l'expression formelle comme moyen d'action qui doit prouver son efficacité en tant que tel, sans qu'elle puisse jamais lui être garantie par une vérité objective qui s'imposerait par la simple démonstration, sur le modèle des sciences exactes. Comme le disait Marx lui-même en 1844, en ceci plus voyou que savant, malgré ce qu'il a cru devoir feindre par la suite : « La critique n'est pas une passion de la tête, mais la tête de la passion. Elle n'est pas un bistouri, mais une arme. Son objet, c'est son ennemi qu'elle veut, non pas réfuter, mais *anéantir*. »

Et c'est pourquoi, dans une nouvelle époque de la guerre sociale, le désabusement sur les pouvoirs du langage, anéantissant la vieille illusion idéologique selon laquelle serait déposée dans les mots une vérité intemporellement efficiente, préservée de l'épreuve de sa vérification dans les conflits historiques, cette pratique anti-idéologique qui trouvait son application à l'intérieur de l'expression formelle dans l'usage du détournement, a permis à l'I.S. de formuler les besoins révolutionnaires de la société plus radicalement que n'importe quel autre groupe extrémiste, alors même qu'elle utilisait encore à ses débuts des notions d'origine léniniste ; mais d'une manière qui contenait la possibilité d'aller plus loin, contrairement à d'autres qui défendaient sans doute des positions plus avancées, mais qui les défendaient *pour ne pas les quitter*. Voilà donc quelle était en ces années soixante la « vérité centrale essentiellement scandaleuse » de l'I.S., l'explication de son style et de son pouvoir de séduction sur une génération qui ne voyait elle-même dans ce monde rien à respecter et qui, quelle que pût être par ailleurs son ignorance, était disposée à entendre là « le son musical de la vérité » : la puissance irrésistible de son propre esprit intérieur venant à sa rencontre. Ainsi, dès 1967, à partir du scandale de Strasbourg, les thèses de l'I.S., que l'intelligentsia soumise avait voulu croire si ésotériques, commençaient à être largement connues et à rencontrer des individus décidés à en faire quelque chose à la première occasion. Le climat passionnel s'améliorait.

Ce bref aperçu du mouvement d'une époque est bien sûr rétrospectif. Tout n'était pas si clair sur le moment, alors que ces années se pressaient vers leur superbe aboutisse-

---



---

ment de 1968. Chacun devait trouver à travers la confusion, au hasard des rencontres, le fil que tendent le possible et le nécessaire au-dessus de l'abandon à la vie comme elle va. Mais le mouvement général de l'époque était plus fort que la tendance à l'inertie, et les individus les plus divers étaient poussés vers leur rencontre dans ce mois de mai qui allait tranquillement proclamer à la face du monde son intention de réinventer la vie. Anticipant avec une belle audace sur tout le développement par lequel les problèmes de la société de classes allaient se compliquer indéfiniment pour rendre tangible la nécessité de sa suppression, la révolution de Mai affirmait simplement qu'ils peuvent être résolus : que les hommes font leur propre histoire, et qu'il ne tient qu'à eux de la faire consciemment. Il fallait en quelque sorte que ce futur possible acquière une existence, aussi fugace soit-elle, pour qu'il puisse devenir pleinement réel et avoir une influence sur ce qui existe. Il fallait qu'il cède une première fois la place à ce qui préexistait pour qu'au cours de sa seconde percée dans l'existence, comme quelque chose qui a déjà été et doté d'une force tant physique que morale, intérieure et extérieure, il puisse enfin prétendre à l'hégémonie universelle avec le sentiment qu'elle lui revient de droit. Mais cette seconde percée ne saurait plus être l'irruption innocente qui peut superbement ignorer les difficultés de la réalisation historique parce qu'elle n'a affaire qu'à elle-même, à sa propre jubilation d'exister, et qu'elle se satisfait d'être là, dans un présent insoucieux du lendemain, dans ce dimanche de la vie qui donne un instant congé au malheur historique. Le charme qu'exerce pour longtemps un tel moment n'est pas en contradiction avec ce caractère d'innocence : il est au contraire indissolublement lié au fait que les conditions qui ont permis à une telle innocence de produire de si grands résultats, et où seulement elle pouvait naître, ne pourront jamais revenir.

La suite fut à tous égards plus difficile. Nous nous attacherons, dans l'*Histoire de dix ans* qui fera suite à ce *Discours préliminaire*, à décrire les développements qu'a connus ce monde aux prises avec la possibilité historique de son abolition. Disons seulement ici que ce mouvement d'approfondissement matériel de la séparation, précipité par la crise sociale qui a poussé toutes les classes propriétaires à renforcer leurs lignes de défense bureaucratiques-technologiques, a dialectiquement obligé à dépasser la part d'approximation qu'avaient nécessairement eue les formulations critiques de la période précédente, produites dans l'un des moins hautement développés parmi les pays modernes. La tâche ne consiste plus maintenant à aigri le mécontentement partout en suspens en faisant connaître une théorie générale condamnant l'ordre des choses, mais elle consiste plutôt en une tâche opposée : actualiser cette condamnation universelle et la rendre à nouveau concrète en la mettant en liaison avec la multiplicité des mécontentements partiels désormais exprimés ; c'est-à-dire en même temps en supprimant sa forme de résultat fixe, de pensée déterminée et solidifiée. Bref, il s'agit encore une fois de récrire les théories à l'aide des faits, et de les rendre ainsi plus aptes à être introduites dans la pratique.

Cette longue digression nous ramène donc finalement à son point de départ, la question du procédé d'exposition de cette Encyclopédie. En effet, celui que nous avons choisi se prête tout particulièrement à cette tâche de poursuivre le jugement du monde commencé par la théorie révolutionnaire en accomplissant en même temps le jugement

---



---

de la théorie par le monde. Car « la conscience possède les deux moments : celui du savoir et celui de l'objectivité qui est le négatif à l'égard du savoir » (Hegel). Ainsi l'ordre alphabétique, par son arbitraire même, contient-il une espèce d'humour objectif riche en possibilités par la contradiction à surmonter à laquelle il confronte. D'une part, pour qui s'en sert avec toute la mauvaise foi qui s'impose dans l'emploi d'un procédé aussi conventionnel, il fonctionne comme cette part de formalisation contraignante, de règle, nécessaire à tout jeu collectif. D'autre part, il agence une rencontre formellement fortuite, quoique profondément nécessaire, où ce ne sont plus seulement les réalités immédiates que recense le dictionnaire qui voient leur apparence de choses qui vont de soi dissoutes par la critique historique, mais aussi la critique historique qui doit abandonner la fixité de ses anciens résultats et reconquérir sa vérité en se retrouvant elle-même dans la lutte contre ce que ce monde *devient*.

Car il faut bien admettre que tout continue, et voir comment, au-delà d'une première vérification historique des thèses générales de la critique révolutionnaire, c'est surtout depuis quinze ans l'organisation dominante du mensonge social, son approfondissement par tous les moyens matériels dont elle dispose, plutôt que la communication de cette critique à travers une contestation pratique, qui en a confirmé la vérité. Et l'on ne saurait se féliciter d'une telle confirmation comme de celle d'une hypothèse scientifique, car la vérité d'une théorie révolutionnaire est tout entière suspendue à sa capacité à devenir une force pratique en cristallisant les besoins sociaux d'une époque. Il y a donc d'autant moins là de quoi se féliciter, sur le vieux modèle de l'observation désincarnée sous-marxiste, que ces progrès de la falsification rongent inéluctablement les réalités directement vécues auxquelles il est encore possible de comparer les ersatz distribués par le spectacle, à partir desquelles il est possible de les critiquer. Ne pouvant faire en sorte que les gens en soient réellement satisfaits, on essaye du moins de leur ôter tout point de comparaison, afin que leur insatisfaction, ainsi privée des moyens de juger, retombe dans le malaise incommunicable, dans l'irrationalité. Il s'agit que l'amnésie historique, par la soumission à l'éternel présent *sans devenir* du spectacle, fasse perdre, avec l'intelligence du passé, le sens du possible.

Tant qu'en se posant pratiquement en sujet historique le prolétariat ne simplifie pas tous les problèmes apparemment insolubles de ce monde, en les réduisant à ce dénominateur commun qu'est sa propre existence, la société de classes vit de ses contradictions indéfiniment compliquées, de leur fractionnement et de l'équilibre que l'État maintient entre elles. Ainsi, par exemple, chaque cas de pollution industrielle, faute d'être l'occasion pour un mouvement de contestation de mettre pratiquement en avant le programme révolutionnaire d'arrêt de la production anti-historique, vient-il seulement démontrer la nécessité du contrôle étatique. Cette dialectique de la décomposition et du renforcement a son champ d'action dans toute la vie aliénée (par exemple comme dialectique de la suppression et de la reconstitution) et caractérise la période de latence où nous nous trouvons, où tous ceux qui ne sont plus dupes de l'organisation du mensonge social restent néanmoins privés des moyens pratiques de la conscience, et laissent par là-même l'initiative à l'ennemi. L'infiltration de toute la vie par le spectacle marchand qui lui semblait auparavant extérieur peut certes généraliser le dégoût de ce monde,

---



---

mais ne peut à elle seule faire naître le goût du dépassement pratique : il faut pour cela, l'appétit venant en mangeant, avoir déjà goûté au renversement possible, et d'abord à ce premier renversement de la séparation qu'est la communication des raisons de l'insatisfaction, qui la transforme en refus conscient.

Il nous semble donc que dans cette passe où nous nous trouvons, et dont il nous appartient de trouver l'issue, les mots gardent toute leur importance. Mots de passe, ils sont l'enjeu d'une course de vitesse entre la dévalorisation par la prostitution intellectuelle — ils sont alors de passe comme les maisons du même nom — et leur emploi cohérent par la reconnaissance pratique qui en recharge le sens. Dégradation de la conscience et conscience de la dégradation. Tant que la société restera divisée en classes antagonistes, c'est toujours de la prise de parti dans ce conflit que naîtra l'intelligence historique. On a pu voir en Pologne comment le mouvement social qui affronte l'État bureaucratique a commencé à créer pour lui-même, avec les conditions pratiques du dialogue, le milieu d'existence de la vérité absent partout ailleurs. Nous n'en sommes pas là en France, mais puisque l'on peut légitimement appliquer à notre situation un « calendrier polonais » qui rend compte, concentrées dans le temps par un processus révolutionnaire, d'échéances historiques universelles, nous dirons que nous nous trouvons actuellement à ce point où il importe, pour la transmettre aux affrontements plus profonds qui suivront, d'assurer contre le confusionnisme et la falsification, la mémoire de ce qui a déjà été fait, de communiquer en la développant la vérité des luttes qui ont commencé à diviser cette société en deux partis, dont l'un veut qu'elle disparaisse.

Depuis 1968, plusieurs mouvements prolétariens ont menacé en Europe la société de classes en tentant d'organiser à partir de leurs assemblées un dialogue égalitaire d'où puisse émerger la conscience totale de leur lutte. Ils ont été vaincus, et ont chaque fois disparu sans pouvoir défendre, avec leur vérité, la continuité d'un processus historique conscient et *cumulatif*. En Pologne au contraire, après les affrontements de 1970-1971, et plus encore après ceux de 1976, le développement d'activités tout d'abord *défensives* (éditions clandestines, « université volante », comités contre la répression, journaux ouvriers, etc.) a permis non seulement de sauver le mouvement de la démoralisation, mais aussi de préparer les grandes grèves révolutionnaires d'août 1980 ; et d'installer ainsi dans le système bureaucratique le germe de sa dissolution définitive.

La fonction transitoirement défensive que nous assignons à cette Encyclopédie est donc d'y maintenir vivants et actifs la mémoire historique et le langage critique autonome dont le besoin social, qui existe de manière latente, occulté par l'organisation confusionniste des apparences, se manifestera avec éclat lors de la prochaine crise révolutionnaire. En Pologne, les intellectuels qui ont cherché à remplir cette fonction critique contre le système du mensonge dominant, s'ils ont commencé par n'être que des *dissidents*, au sens le plus authentique de ce terme galvaudé, ont pu ensuite rejoindre le parti prolétarien de la vérité en actes dont ils avaient contribué à préparer l'organisation. Ceux qui dans Solidarité sont restés des « experts », qui ont donc cherché à sauver un pouvoir de spécialistes à l'intérieur d'un mouvement fondamentalement anti-hiérarchique, ont cependant pu le faire parce que la critique sans compromis de toute spécialisation intellectuelle n'avait pas été poussée assez loin par les éléments honnêtement décidés à sabo-

---



---

ter leur fonction dans le système ; et aussi bien sûr parce que la majorité des travailleurs a finalement toléré ces « experts » incontrôlés, quoiqu'ils aient été dénoncés en tant que tels à plusieurs reprises. Mais précisément à ce moment, une théorie critique plus profonde, ne ménageant aucune hiérarchie du savoir, aurait pu devenir une arme décisive entre les mains des travailleurs radicaux.

Quant à nous, nous pouvons légitimement nous dire des déserteurs de la culture officielle : étant donné la qualité de son personnel actuel, il ne paraîtra sans doute pas trop présomptueux d'affirmer que chacun d'entre nous aurait pu réussir très facilement dans n'importe laquelle des carrières qu'elle propose. Et l'efficacité de cette Encyclopédie se mesurera, entre autres, à notre capacité de susciter dans le camp ennemi d'autres désertions, de la part de ceux qui sont susceptibles de comprendre que nous leur donnons l'occasion d'un meilleur emploi de leurs talents et de leurs connaissances. Mais nous sommes bien décidés à ne laisser subsister parmi nous aucune sorte de prestige intellectuel susceptible de fonder une autorité quelconque sur la suite du processus. Aussi appliquerons-nous sans exception la règle pratique de l'anonymat à tous les textes que nous publierons. Cette règle permettra de sélectionner parmi les transfuges ceux qui sont effectivement décidés à ruiner leur spécialité et le système qui les emploie, sans rechercher un prestige subversif qui les mettrait en mesure de se vendre ensuite un peu plus cher que leurs collègues. Nous ne pouvons accepter parmi nous que ceux qui répugnent également à devenir fameux dans un monde infâme. L'anonymat permettra en même temps à certains spécialistes de collaborer à notre entreprise sans s'exposer inutilement aux représailles que pourrait entraîner la divulgation d'informations sur les ignominies particulières qu'ils sont en position de connaître.

Pour en revenir enfin à notre procédé d'exposition, aux avantages de l'ordre alphabétique, outre que sa souplesse permet plus facilement d'organiser les contributions, qui peuvent être de natures fort diverses, d'un réseau assez informel de collaborateurs, elle permet également de traiter n'importe quel sujet à n'importe quel moment, ce qui, on en conviendra, est un grand avantage pour une publication qui devra aussi tenir la chronique des nuisances courantes. Dans la mesure où il est encore plus arbitraire qu'un autre, l'ordre alphabétique peut être utilisé avec un humour au moins égal à celui des premiers encyclopédistes, dont on sait qu'ils jouèrent sur les intitulés de rubriques pour tromper les censeurs qui, lisant chacun ce qui d'après son titre semblait relever de sa spécialité, se trouvaient face à un texte auquel ils ne trouvaient rien à redire faute d'être compétents sur le sujet traité. Pour notre part nous n'avons pas, pour l'instant du moins, à faire passer nos idées en contrebande en mettant à profit la division du travail dans la censure étatique, mais nous avons à contrecarrer le *travail de la division* par lequel les catégories de la pensée dominante parviennent encore à censurer le désir révolutionnaire dans la tête des gens. Non seulement nous ferons danser les catégories fétichisées en mettant en lumière, à propos de chaque réalité considérée, ses relations avec l'ensemble des réalités aliénées, mais aussi en ramenant tout cela au point de vue pratique du renversement possible qui permet de juger cette aliénation. Ainsi, nous nous faisons fort de réaliser une Encyclopédie qui, même si elle ne devait jamais, étant donné l'abondance de la matière, dépasser la lettre B, n'en porterait pas moins sur la totalité.

---



---

Notre entreprise est sans aucun doute extrêmement ambitieuse, mais la manière dont nous en avons exposé la nécessité historique aura, nous l'espérons, convaincu le lecteur que nous possédons les qualités requises pour la mener à bien. Nous sommes si peu présomptueux que nous ne prétendons pas être également intelligents sur tous les points où il nous faut nous réapproprier les connaissances monopolisées par ce mode de production, mais uniquement avoir le génie d'avancer ainsi en éclaireurs du mouvement social qui devra réaliser cette tâche dans la pratique. Il s'agit d'une entreprise de longue haleine, mais nous nous flattons d'en voir d'ici la fin de ce siècle l'importance reconnue par ses ennemis comme par ses partisans.





Dans notre prochain numéro :

# HISTOIRE DE DIX ANS

Esquisse d'un tableau historique  
des progrès de l'aliénation sociale

COMME PASSENT UNE ÉPOQUE ET SA CHANCE,  
LA MÉMOIRE CHERCHE À RENOUER  
LE FIL DU TEMPS  
POUR SORTIR  
DU  
LABYRINTHE DE  
TROUBLE ET DE GRIEFS  
DONT LE SUSPENS D'UNE RÉVOLUTION  
INACHEVÉE PROLONGE INDÉFINIMENT LES DÉTOURS

---



NMPP

15 Francs